

# L'ÎLE DES RÉVOLTÉS



L'île plate est effilochée comme si les vents tiraillaient sur l'Océan sa longue masse verte.



MM. Lorec, Kerjouan et Huchet (de gauche à droite) «chassèrent» les mutins.



Pas un de ces jeunes colons qui ne soit attiré par l'appel de la mer.



Un des gardiens que boucûlèrent les mutins.

Belle-Ile-en-Mer (de nos envoyés spéciaux).

QUAND on arrive à Quiberon on aperçoit Belle-Ile-en-Mer. L'île plate est effilochée comme si les vents d'Ouest tiraillaient sur l'Océan sa longue masse verte. Parfois, entre deux grains que projette en cataractes un ciel qui s'évase, le soleil y dissipant la brume la couronne de lumière.

On voit alors émerger de la dentelure des rochers et des grottes une muraille noire, menaçante quoique vétuste, celle de la citadelle de Belle-Ile-en-Mer.

Cette muraille, on l'a jetée à pic sur des criques abruptes où le sable brille. Si impressionnante que puisse être l'apparence d'une citadelle, celle-là éclate de l'honneur d'avoir défuté le temps et les canonnades. Deux boulets de fonte que les Anglais y projetèrent, entre mille boulets, pour la détruire, s'y sont encastrés. La citadelle s'en est ri. Les deux yeux ronds, patinés par les pluies, paraissent être ceux d'un géant aveugle, que l'on a condamné à regarder, sans les voir, les routes du grand large.

Mais Belle-Ile-en-Mer ne présente pas seulement son destin éternel par la rude cuirasse de ses bastions, de ses fortins, des souterrains qu'on y devine. On dirait qu'il faut des symboles plus poignants à la terre entourée de vagues, dont on a fait l'île des révoltés.

Du bateau qui, en été, conduit trois fois par jour les voyageurs de Quiberon à Belle-Ile, on ne tarde pas à découvrir, quand on a parcouru six ou huit milles, une curieuse procession blanche.

Par un chemin sinueux, émaillé çà et là de ronces et de fougères, un vrai sentier de chèvre, on remarque le défilé de vingt, trente, cinquante corps courbés.

S'approche-t-on, grâce au concours malicieux d'un pêcheur qui, pour un temps, a remis ses filets bleus à pêcher la sardine, la procession prend un sens; le décor de la muraille noire lui donne un pénible retentissement.

Les pèlerins, ce sont des enfants. Les uns ont treize, quinze ans; les autres, vingt. Ils ont un treillis et un bourgeron blanc, comme des soldats, un chapeau de paille pointu, comme les canaques. Un sac de sable est attaché par des courroies sur leur dos. Un gardien qui, ô ironie! a des étoiles vertes sur son uniforme bleu — des étoiles! — commande leur course. Pour se distraire, il compte les pas.

— Une, deux! Une, deux... Le sentier à peine tracé est coupé soit par des rochers que les enfants doivent escalader, soit par des fondrières, au-dessus desquelles ils doivent sauter. Ainsi leur charge s'alourdit-elle tandis que les courroies leur rentrent dans les épaules.

Leur tâche commencée à l'aube ne doit se terminer qu'à la nuit. Ils extraient du sable d'une petite crique située à deux cents mètres de la citadelle et le transportent à l'abri des murailles. Ainsi trouve-t-on du sable pour l'entretien des chemins, sur les anciens territoires militaires de Belle-Ile.

Ce qui frappe, c'est le papillonnement des uniformes, le claquement des sabots, l'apparence triste des enfants, avec leur tête rase, leurs yeux tirés, leur poitrine découverte où la sueur coule — une sueur qu'ils laissent couler. Ils marchent tête baissée, moins abrutis par la sévérité d'un châtiement que par sa monotonie.

Ils ne sont pas enchaînés... Le cortège doit avancer dans un même mouvement comme un serpent, dont le gardien à l'étoile verte surveille sans se lasser les vivants anneaux. Il en est parfois qui font un faux-pas sous leur charge. La cadence les stimule.

— Une, deux!... Des cris montent sans interrompre le rythme de la procession blanche.

— Fournier, je vais t'apprendre à faire des croche-pieds. Carrière, veux-tu que je t'aide avec le bout de mon pied.

Un gardien, que j'ai connu là, avait été surnommé Bec-à-Miel parce qu'il avait toujours des noms d'excréments dans la bouche. Et Bec-à-Miel expliquait doucement, entre deux manœuvres, ce que c'était que le peloton des pèlerins.

— C'est la corvée des punis. Il faut bien du sable, s' pas. En Afrique, aux Bat' d'Al', ils en verront d'autres.

Il ne disait pas « en Guyane »... Ainsi se présente au voyageur la citadelle de Belle-Ile-en-Mer.

Il y a toujours eu des révoltes dans l'île. Fouquet, ce surintendant des Finances dont l'odyssée n'est plus à écrire, voulut s'y faire corsaire. On y enferma les républicains de 1848, proscrits du 2 décembre, Barbès, Trochu, et les communards de 1871. Maintenant, en attendant d'autres révolutions, on y enferme les enfants malheureux et méchants.

Les gosses qui ont la maladie de l'espace et des besoins d'homme, les vagabonds, les petits voleurs, ceux qui commencent à manier le couteau de bonne heure et ceux qui voyageant sans billets dans les trains, ceux qui se vendent comme des prostituées pour dix francs et ceux qui vont voler dans les chantiers abandonnés de vieux tuyaux de plomb, afin de s'acheter des cigarettes. Les enfants de l'Assistance Publique dont les paysans ne veulent plus, et les fils du divorce, qu'un parâtre ou une marâtre insouciantes offrent à la rue, leur vraie mère.

Tous sont réunis pièce-mêle dans une même armée qui a deux uniformes, l'un bleu, pour le dimanche, l'autre blanc, pour les jours de semaine; en attendant d'être renvoyés à une autre armée — la vraie — à dix-huit ans s'ils se montrent soumis, à vingt et un ans s'ils continuent à faire les fortes têtes!...

Ce sont ces enfants qui se sont mutinés l'autre jour, terrassant leurs gardiens, forçant des portes, se répandant sur les routes de Belle-Ile, y apportant l'effroi, se groupant par dix, par vingt, à l'entrée des souterrains de Fouquet, pour chanter un même hymne de révolte.

La chanson de Belle-Ile-en-Mer, qui se crie sur l'air de la *Grande Mirette*.

*Dans une colonie située en pleine mer,  
Loin du continent et de ma vieille mère,  
Je suis envoyé pour trente-six marks.  
Il paraît que c'est pour me corriger,  
Et là, commandé par des gaffes sévères  
À l'œil farouche,  
À l'hargneuse bouche,  
Il me faut marcher, filer droit ma peine,  
Ou gare aux châtiements disciplinaires!  
Les larmes dans les yeux,  
Souvent je pense à eux,  
A tous mes amis,  
Qui sont à Paris.*

\*\*\*

Il y avait quelque temps déjà que la révolte couvait au pénitencier de Belle-Ile-en-Mer.

Une; révolte, cela se pressent toujours dans un pénitencier où tout est ordonné comme un mécanisme d'horlogerie: la vie et la mort, le châtiement et le loisir, la tristesse et l'apparence de contentement.

Cela se devine au claquement des galoches, aux irrégularités dans le rythme des manœuvres, des exercices, du silence. Il y a pour les colons une manière de rire qui équivaut à une rébellion, un mépris des punitions qui montre bien que le châtiement n'effraie plus, une façon de regarder les gardiens qui équivaut à une menace sans merci.

A Belle-Ile-en-Mer, la colonie se suffit à soi-même. Des voleurs, des vagabonds, on fait des maçons, des forgerons, des sardiniens, des fabricants de boîtes de conserves, des fileurs de chanvre, des menuisiers. Les menuisiers rabotent et ajustent les cerceaux qui sont destinés aux colons.

Ils connaissent leur destin. On le leur annonce quand ils sont rangés, au garde-à-vous, la tête découverte, sur vingt rangs.

— Si vous vous conduisez bien, leur dit-on, tout ira à merveille. Si vous vous conduisez mal, tant pis. Il y a toujours, à votre disposition de colons, les quatre planches d'un cerceau et un trou dans la terre. Si vous ne voulez pas que l'on voie le jour à travers vos mains, marchez droit (1).

Il y a des jours où les maçons dorment sur leur mortier, les forgerons sur leur enclume, les sardiniens sur leurs boîtes de conserves; des jours où les faiseurs de cerceaux tardent à ajuster les voliges de sapin. Les gardiens se disent qu'il va se passer « quelque chose ». Ils regardent autour d'eux avec moins d'assurance. Ils flâtent davantage leurs mouchards, les jeunes hommes qui ont servi autrefois de mai-

(1) Propos tenu par un directeur de la colonie. M. M., à son arrivée à Belle-Ile.



Les gendarmes de l'île, toute la nuit, organisèrent des battues.



Ces gosses vivent, ici, au rythme atroce d'un pensionnat sans congé.



Un autre gardien, qui fut légèrement blessé.

trésse aux anciens, et à qui, maintenant, ils permettent de s'arroger des droits de maîtres.

Leur inquiétude n'est pas très grande. Il n'y a que des enfants devant eux. Ils donnent tant de deniers commodes à leurs traitres qu'ils ont bien le droit de penser que si le feu couve, ils seront prévenus à temps pour éviter un commencement d'incendie.

Mais les événements sont parfois bien faits pour déconcerter les hommes.

Lundi soir à six heures, un jeune clairon sonna la soupe. Quand la vieille sonnerie de caserne égrène ses notes joyeuses dans la citadelle, les colons se mettent en rang devant les ateliers. Les gardiens reprennent leur visage sévère. Ils ont à faire la fouille des enfants, à vérifier si d'avenant quelque un n'a pas emporté des outils de l'atelier — de ces outils qui remplacent les armes quand un prisonnier devient un mutin —, s'il ne s'est pas fabriqué un briquet, avec un vieux tube, un morceau d'acier, une pierre et un peu d'amadou, s'il ne se cache pas, sous les bourgeons, des cigarettes tombées du ciel.

Après quoi, dans un grand silence, les colonnes d'enfants punis se forment par quatre, et gagnent le réfectoire. Cent gosses s'installent autour de leurs assiettes, non pas avec le laisser-aller des soldats à la caserne, mais pesamment, en ordre, comme des prisonniers.

Ce soir-là le clairon de Belle-Ile ne sonna pas seulement la soupe, mais d'autres notes montèrent de la corne de cuivre. Au rata succéda « la classe », ce qui donna à penser aux gardiens. Dans toutes les armées, on tolère aux clairons un peu de fantaisie. La fantaisie du jeune forçat qui lundi soir sonna la classe ne se reproduira plus.

— Que se passe-t-il ? interrogea le gardien Le Guellec.

Ils étaient trois gardiens au réfectoire, Lotti, un homme jeune qui arrive de l'île de Beauté, Sorel, et Le Guellec.

Devant eux cent visages étaient tendus. Un meneur de branle, grand garçon à la voix de fausset, commença à rompre le recueillement. Il éclata de rire. Il parlait à haute voix, enfreignant la loi du silence; il prenait ses voisins à partie.

— La classe, hein !

Il insistait :

— On la verra, tu crois ? Moi j' t' dis qu'on lui caressera les fesses...

*Belle-Ile-en-Mer, l'île des révoltés, est aussi l'île des évasions impossibles. Les routes du grand large rejettent à la côte les barques brisées de ceux qui s'y risquent. L'océan y forme une infranchissable barrière, où ceux qui rêvent de « la Belle » trouvent la mort.*

— Silence ! crie le surveillant Sorel.

Ses deux compagnons se déplacèrent. Il s'agissait de faire sortir l'enfant bruyant et de le conduire au cachot.

— La classe, reprit le mutin.

C'était un signal. Les cent colons se levèrent.

Un chœur assourdissant monta, dans le boulevirement des tables et des bancs. Les assiettes, les gamelles s'égaillèrent à la volée. Dans le désordre des tables renversées, des bancs brisés, cent fous se poussaient, formant muraille contre l'assaut des trois gardiens solides, les cernant, les faisant prisonniers.

— La classe, criaient les enfants.

Quelques-uns avaient gagné la cour. On venait d'y décharger des rondins et des fagots de bois, en vue de l'hiver. Ils détachèrent, des fagots, des gourdins épais. Ils revinrent au réfectoire.

Les morceaux d'une assiette venaient d'ensangler le visage du gardien Sorel. Lotti, le gardien corse, se protégeait mal contre la pluie de ferblanterie qui lui faisait courber le dos, contre la piqure d'une fourche qui lui entraînait dans le ventre. Le Guellec, Breton trapu, se défendait encore. D'un coup de gourdin, un colon le fit basculer. Les coups plurent drus. On le fit s'agenouiller presque. Le même bâton retombait sur l'homme sans défense, à lui briser les reins.

Sorel, étendu, maintenu par dix garçons râblés, ne respirait qu'à grand-peine. Un colon s'approcha de lui. Il avait des fourchettes d'étain dans sa main. Des hurlements le saluèrent.

— C'est cela. Crève-lui les yeux...

Déjà les aiguilles d'étain s'agitaient dans l'horizon étroit où le gardien ne voyait plus que des visages haineux. Un geste encore... Une main arrêta la main déjà tendue...

— Pas ça. C'est un père de famille.

— Alors, qu'il nous donne les clefs, dit un voix.

Sorel connut la fouille à son tour. On trouva ses clefs dans son dolman. L'étreinte dont il souffrait se desserra. Bientôt les trois gardiens se retrouvèrent dans la salle abandonnée par les mutins. Ils étaient encore au milieu de quarante colons.

Quarante « grands », quarante enfants du malheur leur interdisait d'appeler au secours, d'appeler les autres gardiens, mais qui ne parlaient pas avec les cinquante-six

fuyards, les cinquante-six révoltés, parce que pour eux la « classe », la libération était proche puisqu'ils arrivaient à leur dix-huitième année.

Meneurs de révolte, car ils s'étaient soulevés aussi, ils laissaient partir les autres. Ils avaient brusquement pensé qu'il ne leur était pas nécessaire de chercher la liberté dans l'avenant.

Les autres gagnaient une petite cour où, seuls, d'immenses murs, armés par des tessons de bouteille, forment une barrière entre la citadelle, les bois et la côte sauvage. Déjà, ils s'étaient groupés en bandes. Les bandes se concertèrent.

— Enfonçons la grande porte, dit un enfant.

— Pas par la grande porte, dit un autre. On ferait du mal au concierge. Et le concierge est un brave gars.

Il n'y a pas que de mauvais gardiens dans le baigne. Le concierge, un surveillant aussi, gagna peut-être la vie.

— Aux échelles, dirent d'autres colons. Il fallait qu'ils fissent vite. Tandis que les uns cherchaient, dans le troussou volé à Sorel, la clef d'une grande porte charretière, d'autres installaient contre les murs des échelles de couvreurs. Il y eut assez d'échelles pour le dedans et pour le dehors. La porte céda presque en même temps. Les cinquante-six révoltés passèrent, qui par les échelles, qui par la porte. Ils prirent le large.

Leurs bandes se reformèrent. Ils criaient. Ils chantaient. Ils hurlaient par moquerie la chanson de Belle-Ile-en-Mer.

*Je suis parmi les fortes têtes  
A la colonie de Belle-Ile-en-Mer.*

Déjà, sur toutes les routes de Belle-Ile, du port de Palais, à Sauzon, jusqu'au grand phare, une rumeur apportée par les pêcheurs de la côte semait l'effroi.

— Une révolte à la colonie. Trois gardiens assassinés. Les colons se dispersent dans l'île.

Quand les colons s'évadaient, les habitants de Belle-Ile craignaient pour leur vie, pour leurs biens. Non pas que des crimes aient jamais été commis par les évadés du pénitencier, mais les murs de la citadelle gardent de terribles légendes.

Les autos sortirent des garages. Les marins allèrent dans les ports attacher leurs embarcations par de lourdes chaînes de fer. Le téléphone alerta toute la côte.

— Cinquante-six mutins veulent prendre la mer. Attention aux barques !...

\*\*\*

Ce n'étaient pas des barques que les mutins voulaient, mais un navire.

Un vrai bateau, le beau thonier *Araûck*, sur lequel, au commandement du capitaine Le Guellec, dix colons choisis entre trois cents, s'en vont parfois pêcher en face de l'Espagne, sur les côtes d'Algérie.

De tous les navires de Belle-Ile, seul l'*Araûck* peut battre en brèche les vagues tourmentées, défer les grains, la tempête.

Il n'y a que trois surveillants à bord de l'*Araûck*. Ils étaient cinquante-six pour les vaincre. Et il y avait, sur le bateau, dix gaillards décidés qui connaissent bien la manœuvre du gouvernail, des voiles et des mâts.

De la côte, un des chefs des mutins inspecta le môle. On ne voyait pas le mâst fin de l'*Araûck*.

— Partit.

La chance se rangeait du côté des mutins. L'*Araûck* était parti le matin du port

— Au fortin...

La nuit tombait. De longs rayons de feu la balayèrent. Habitants, surveillants, gendarmes, réquisitionnant toutes les voitures, avançaient en colonnes nombreuses à la poursuite des fugitifs.

Les gendarmes avaient pris leurs revolvers d'ordonnance; les habitants, leurs fusils.

Des détonations éclatèrent. Pour corser la fantasia et effrayer les mutins, les chasseurs d'hommes improvisés tiraient en l'air.

Un groupe de seize mutins arriva en vue du fortin. En d'autres temps, d'autres évadés l'ont pris d'assaut, y ont soutenu un siège. Cette fois, bousculés sur leur flanc, ils durent se contenter de le contourner.

Une colonne d'assiégeants avançait. Pittoresque armée. Il y avait là un adjoint au maire de Palais, entrepreneur de transports, un receveur des douanes en retraite, cinq ou six touristes en ciré rouge, des femmes. Des mouvements agitérent le corps des assiégés. Pris de court, ils n'avaient guère de chances de se sauver. Puisqu'ils n'avaient plus d'espoir de retrouver la liberté, ils pensèrent à se venger. Ils renversèrent sur la plage la cabine d'un sous-directeur de la colonie. Puis ils se terrèrent dans la lande, essayant de gagner le chemin du bois Vauban.

Les feux d'une auto firent briller leurs bourgeois. De nouveaux coups de fusil trouèrent la nuit, sommation inoffensive destinée aux étoiles.

— Rendez-vous !

— Avancez donc, si vous êtes des hommes, dit une voix.

— Qui veut gagner des cigarettes ? répondit un chasseur d'enfants, de bonne humeur.

Des cigarettes ! Déjà, des déserteurs abandonnaient la lande. Ils arrivaient par deux, par trois, tendant leurs poignets aux menottes. Ils furent bientôt seize vaincus. On les enferma dans cinq, six automobiles. La colonie victorieuse reprit le chemin de la forteresse.

On groupa les prisonniers devant les portes où, sur un fond d'ocre, se lit sur un beau cintre : *Maison d'éducation sur veillée*.

Un surveillant ouvrit une petite porte :

— Non ! Pas la petite porte, la grande, crièrent avec ensemble les mutins.

Ils voulaient qu'on leur ouvrit la grande porte par où passent les ministres. Jeunes fous épris d'héroïsme facile, ils exigeaient, comme dans un vrai combat, mal terminé, les honneurs de la guerre.

Cette fois, les gardiens redevenaient les maîtres. La grande porte resta fermée. On poussa les enfants menottés par la petite ouverture, à coups de poing, à coups de pied. Il n'y a pas deux façons de rétablir l'ordre. On verrait tout à l'heure à distribuer plus équitablement les coups dans les cellules.

Ailleurs, la chasse continuait. Dispersés comme une volée de moineaux, les évadés cherchaient des grottes difficiles à atteindre. Ils cherchaient Sauzon, où les barques à la nuit, vont, tirant sur les flins, au gré du flux et du reflux.

Les autos battaient les routes. On trouva trois groupes de trois colons à l'orée d'un petit bois; on en trouva d'autres dissimulés derrière les murs du petit moulin de Kerzo; il y en avait qui s'en allaient seuls, d'un pas tranquille, profitant jusqu'à se saouler de brise marine, de la grande liberté d'un beau soir; il y en avait qui s'en revenaient d'eux-mêmes à la citadelle qu'ils avaient quittée, venant s'offrir aux menottes, au cachot, enfants terrorisés qui voyaient maintenant clairement leur avenir. Ceux-là gémissaient.

— Il fallait bien suivre, pour ne pas avoir l'air de lâches et pour ne pas être battus.

D'heure en heure, la petite porte du pénitencier se rouvrait. On escortait un,

La nuit des quarante évadés qui étaient enfermés dans les cachots fut pénible.

On en avait placé quelques-uns dans les chambres de sûreté où le jour n'arrive que par une cheminée garnie de pointes. Ceux-là c'étaient les meneurs connus.

Meneurs ? Seize ans. Dix-sept ans. Ils s'en iront entre des surveillants, disposant d'un compartiment pour eux seuls jusqu'à Villemeur-sur-Lot, où un car cellulaire les emmènera jusqu'au pénitencier d'Eysses. Ils monteront là au quartier des tailleurs; le quartier des criminels. Ils s'en iront rejoindre Mucha, l'assassin de Valensole et Helle l'assassin d'une rentière à Vaucresson; ils prendront la place de Redureau et de Vienne, les enfants aux six meurtres. Ainsi justice sera faite. S'ils n'ont pas tué, ils ont manqué à la discipline des enfants punis.

Les seize qui restaient en liberté connurent le châtiement de la solitude. Un orage creva. Il leur fallut fuir les lits de fougères, chercher des abris, il y a dans Belle-Ile des turlus d'ou, en vue d'une attaque de l'île, des hommes peuvent s'étendre et tirer. Ils s'installèrent là, s'accroupirent. D'autres se firent un grabat sous des arbres. La liberté les effrayait maintenant. Des éclairs transparaient le ciel. Ils avaient peur.

Les chasseurs d'enfants en surprirent quelques-uns à l'aube. Ils ne demandaient qu'à se rendre pour faire sécher leurs bourgeois. Ils avaient soif du café délavé qui anime le réveil des pupilles. Ils avaient faim.

Et puis les hommes qui les capturèrent avaient quelquefois pitié d'eux. Pour s'assurer de leur docilité, ils leur donnaient des cigarettes. Un par un, trois par trois, on les retrouva presque tous avant que la nuit arrivât. Ils n'étaient plus à craindre. Le bruit des fusils les avait écartés des maisons. Ils s'étaient nourris de fruits. Les mûres leur faisaient parfois des moustaches. Ils ne demandaient qu'à rentrer comme des légionnaires qui se sont, l'espace d'une nuit, saoulés de cafard.

Une nouvelle nuit passa. Ils étaient maintenant cinquante-trois dans les cachots de la citadelle. Les trois derniers se tenaient sous les récifs de la pointe de Kerzo, en face du port de Sauzon, là où il y a des barques et de petits chalutiers.

Quand ils aperçurent les surveillants et les gendarmes, ils plongèrent comme si la mer avait pu les protéger. L'eau glacée atténuait leur peur de la défaite. Ils revinrent à la rive, se rendirent.

On leur fit de la place dans une cellule de force. Ils s'y jetèrent.

— Ces salopards. Ils auraient pu nous tuer, disaient les gardiens dans le long couloir de leur prison.

A Belle-Ile, quand on ouvre la porte d'une cellule, les condamnés, sous peine d'une punition sévère, doivent se mettre debout au fond de leur cachot, le visage contre le mur, sans voir celui qui leur distribue leur pain sec. Quand ils veulent boire, ils doivent se mettre au garde-à-vous. On leur tend un arrosoir où tous les prisonniers posent leurs lèvres à la même place.

Les cinquante-six révoltés ont recommencé à embrasser le mur. Ainsi a fini la révolte de Belle-Ile.

Il n'est resté qu'un enfant libre.

Il était parti, avant les cinquante-six, d'une ferme où l'on place les colons que la citadelle a matés.

Le dernier des révoltés de Belle-Ile se nomme Rouxel. Je crois que c'est un vagabond. On l'estimait au pénitencier comme un gosse qui peut et doit refaire sa vie.

Il a quitté dimanche le champ où il faisait le vacher. Il n'emportait ni vêtements, ni vivres. Avec un vieux morceau d'acier, il s'était fait un violeur.

Il emporta son rasoir.

Les gendarmes l'ont poursuivi comme les autres. Rouxel ne s'est pas mêlé aux cinquante-six.

C'était un évadé solitaire. Il n'attendait pas l'appel de « la classe » pour penser à sa « Belle ».

Mon photographe et moi nous l'avons



manœuvre du gouvernail, des voiles et des mâts.

De la côte, un des chefs des mutins inspecta le môle. On ne voyait pas le mât fin de l'*Araùck*.

— Parti.

La chance se rangeait du côté des matres. L'*Araùck* était parti la veille du port de Palais. Un mouvement inusité se manifestait à l'entrée de la digue.

— Ils ont attaché les barques. Filons à Sauzon.

Il y a d'autres bateaux, d'autres barques dans le port de Sauzon. Les colons prirent la route. Elle longe justement le fortin où Fouquet rêva de s'enfermer, les souterrains qu'il avait fait creuser sous l'île, afin de rendre sa capture impossible.

voyaient maintenant clairement leur avenir. Ceux-là gémissaient.

— Il fallait bien suivre, pour ne pas avoir l'air de lâches et pour ne pas être battus.

D'heure en heure, la petite porte du pénitencier se rouvrait. On escortait un, deux, trois prisonniers. A minuit, ils étaient quarante, enfournés par trois dans les cachots de la colonie, où il y avait déjà dix punis. Des cris sont montés des cachots. On ne raisonne pas plus des gosses qui ont goûté à l'ivresse d'un commencement de victoire, qu'on ne raisonne des gardiens en colère, à qui on a fait courir les routes semées de fondrières, alors qu'ils pensaient dormir tranquilles.

Un grain obscur enveloppait l'île. Le froid succédait à l'orage. La chasse aux enfants fut interrompue. On ne voyait plus personne sur les routes. Les gens de Belle-Île se barricadèrent dans leurs maisons. La maréchaussée rentra chez elle.

Toutes les barques étaient protégées. Il restait seize mutins dehors. Ils se dissimulaient dans les bois, dans les grottes, dans la lande. Il fallait attendre le jour pour les revoir...

Il emporta son rasoir.

Les gendarmes l'ont poursuivi comme les autres. Rouxelin ne s'est pas mêlé aux cinquante-six.

C'était un évadé solitaire. Il n'attendit pas l'appel de « la classe » pour penser à sa « Belle ».

Mon photographe et moi, nous l'avons cherché longtemps sur la côte sauvage. Les gendarmes nous ont dissuadés de le voir.

— S'il n'a pas pris la mer; s'il n'est pas mort, il se cache. Et sa cachette est de celles qu'une femme seule peut livrer, disaient-ils.

— Une femme ?

— Un drôle d'évadé, reprit le chef-gendarme de Belle-Île. C'était un bon garçon, si bien noté par ses maîtres qu'il mérita d'être lâché dans l'île, libre... Pas tout à fait libre,

# L'ÎLE DES RÉVOLTÉS



Une maison à l'aspect sévère. C'est la colonie pénitentiaire de Belle-Île. La grande porte est celle où les mutins voulurent qu'on leur rendit les honneurs de la guerre.



Un gardien ayant fait une réprimande à un colon, cent colons se levèrent, criant la classe, et bientôt ils réquisirent leurs gardiens à merci.



Au cimetière de Belle-Île on voit des croix noires. Pas seulement des croix de petits Français. Combien se sont réfugiés dans la mort comme dans la liberté!

bien sûr ; un paysan l'employa pour soigner ses bêtes et s'occuper de la récolte.

« Il s'y conduisit bien, poursuivit l'officier ; il fut si gentil que son paysan ne pensa qu'à le garder.

« — Alors, il faudra lui donner de l'augmentation, dit M. Turban, directeur du pénitencier de Belle-Ile, au métayer. Il y a un an que vous l'avez chez vous. C'est la règle.

« — De l'augmentation ? dit le paysan. C'est-y vous qui me ferez mieux vendre mon blé ?

« — Eh bien ! vous rendrez l'enfant, dit M. Turban.

« Rouxelin, qui avait connu le rire des garçons de ferme et des filles, la mansarde sans grilles où l'on peut, à toute heure, regarder le ciel en fumant des cigarettes sans se cacher, réintégra le dortoir où cent colons dorment dans des cellules bardées de ferrures où il faut se taire, où parfois des colons descendent des barreaux pour venir se nicher, comme des bêtes en rut, à côté de l'enfant de leur choix.

« Il s'en est allé à travers champs, poursuivit le gendarme. Où est-il ? Sur la mer. Ça ne sait pas manier un gouvernail, ces enfants. On n'a vu flotter aucune barque. Je crois plutôt qu'il est dans l'île et qu'une fille s'occupe de lui.

« Une fille ? Une gosse qu'il aimait et qui n'avait pas les yeux dans sa poche. Un colon avec un pantalon et un ciré de pêcheur, cela n'est plus le même enfant. Des grottes, il y en a dans l'île. On peut s'y abriter facilement, à condition qu'une petite déesse en jupons réussisse à y introduire quelques vivres. Charmants enfants. Je crois que j'ai percé le secret de l'évadé Rouxelin. Il me faudra l'arrêter quand même. »

L'excellent gendarme riait. Je pensais au rasoir, aux vagues qui savent bien laver une terre rougie. Eysses, la forteresse des Incos, après tout, valait encore mieux pour le fugitif...

\*\*\*

Interrogez les insulaires. Les murs de la citadelle ne leur laissent voir qu'une apparence.

— On les nourrit bien, les gosses, disent-ils. Et d'une nourriture que nous ne pourrions pas donner à nos propres enfants. Seulement, ça se grise de mots, cette marmaille. Ça aime la liberté plus que les bons plats de soupe.

Deux journalistes seulement, en dix ans, ont franchi la porte du pénitencier : Louis Roubaud, mon maître des *Enfants de Cain*, et moi-même.

Ce que Louis Roubaud a vu, les ministres l'ont su. Il y a eu une interpellation à la Chambre des députés. Ce que j'ai vu, je l'ai écrit ici même.

Et puis ? Deux cent cinquante pupilles de Belle-Ile le reverront demain. Un grand collègue — mais un collègue sans vacances. On s'y lève à six heures ; on s'y couche à huit heures, mais c'est tout juste si on n'y a pas les pieds attachés. On y donne des livres : ils servent presque uniquement à écrire des injures à l'adresse des gardiens ; on y joue au foot-ball : c'est parce que cela donne la chance de passer sur des chemins où les promeneurs laissent tomber des cigarettes.

Le travail est là non pas une joie, mais un châtement. Il y a un atelier de corderie. On y groupe les fortes têtes. Ils tirent sur les cordes neuves comme des haleurs. Le chanvre leur meurtrit les mains ; la sueur recouvre leur meurtrit les mains ; la poussière couvre leur visage d'un maquillage noir. Il est arrivé qu'ils se révoltaient. C'était parce que, pour les désintoxiquer, on leur donnait une ration de lait, et que ce lait, par dérision, c'était leur gardien qui le buvait...

Il y a deux puits dans la grande cour de Belle-Ile. L'un de ces puits est barricadé. Il a trop vu de suicides. L'autre est surveillé comme un carrefour dangereux.

Un délégué du ministère est arrivé au pénitencier pour enquêter sur la révolte. Qu'il interroge les maîtres de la citadelle sur l'histoire de ces puits.

Je puis lui dire ce que j'ai appris sur leur margelle. Quand j'y étais, on faisait reposer contre leurs tourelles deux croix fraîchement peintes. Le dernier souvenir de deux petits.

L'un venait de réaliser son destin. Il s'était rendu libre. C'était un enfant qui ne voulait pas être prisonnier. Il s'évadait de partout. Pourquoi ? On ne s'en était pas préoccupé. On le mit en observation à la cuisine de Belle-Ile. Qu'avait-il de séduisant ? Tous les adolescents en qui la claustration fait monter d'affreux désirs le cherchèrent. Il ne lui était possible de les dépister ni par la route, ni par la mer... Alors, il se jeta dans l'un des puits. On l'en retira asphyxié. La liberté n'a pas toujours un joli visage.

Le puits barricadé n'est plus utilisé pour les suicides. Il s'y tenait, il s'y tient toujours un marché. Sur cent cinquante colons qui sont enfermés à Belle-Ile, cent vivent en ménage. Des caïds, pres-

que toujours choisis parmi les mouchards, font respecter, sous le regard blasé des gardiens, les lois de cette Sodome imprévue. Ils désignent les femmes, choisissent les hommes, règlent le partage des enfants, décident de la légalité d'un adultère, assurent la tranquillité des faibles, ne réclamant pour prix de leur arbitrage séculier qu'un droit modéré de cuissage. Voilà comment se fait l'« éducation surveillée » à Belle-Ile-en-Mer. Cela dure trois, cinq, huit ans. Pour quels crimes ? Allez au tribunal pour enfants, si vous êtes curieux de le savoir...

\*\*\*

— Une île de révoltés, c'est vrai, me disait une vieille habitante de Belle-Ile.

« Des révoltés pas méchants pour nous. On peut dire qu'ils n'ont jamais effrayé un touriste, ni paru sur les plages.

« Leur révolte, c'est pour eux qu'ils la gardent. Pour les surveillants. Pour les gendarmes. »

J'ai écouté des histoires. La légende de l'île des révoltés.

Un jour, à bord du thonier de la colonie, un enfant brisa d'un coup de barre de fer la vie du gardien Hurlut. C'est un des rares meurtres qui aient été enregistrés à Belle-Ile. Je n'ose pas penser que c'est à la suite de ce meurtre que fut atténué, immédiatement après, le régime de la citadelle.

Il y eut les évadés du fortin Fouquet. Ce fortin est aujourd'hui habité par un dentiste. Il n'est pas toujours là. Sept enfants envahirent le fortin, mais quand on les découvrit, le septième ne tarda pas à se rendre. Ils y restèrent six : Laplanche, Vigny, Beylston, Delivas, Sayag, Cormer. Ils s'étaient emparé d'un pistolet, d'une paire de fleurets et d'un sabre. On leur fit peur en tirant sur eux des coups de fusil. Ils délogèrent. Ils avaient emporté du fortin un peu de pain et une motte de beurre. Un bois leur servit de refuge. Les gardiens les retrouvèrent, six jours plus tard, dans une grotte de la côte. Ils se laissèrent menacer, annonçant leur résolution de mourir. Seuls, les gendarmes en vinrent à bout. Les gendarmes leur avaient promis de les escorter jusqu'à la prison de Lorient !...

— Pas à la colonie, disaient les gosses.

Histoires vraies !... Mais il y a cent histoires. Un autre colon passe par le fortin Fouquet, vole un habit, vole vingt francs, se rend sur le port, se cache dans le petit bateau qui assure la liaison entre Quiberon et Belle-Ile, part avec le bateau, ne réussit pas à en sortir. Il dévore le repas du capitaine, vide la sacoche du receveur. Il s'enferme dans un barcot de sauvetage. Quel pays va-t-il maintenant gagner ? Eysses, le donjon des criminels.

Il y a ceux qui s'en vont par la mer. Ils sont trop, ceux-là... Quelques-uns s'embarquèrent, l'autre année, de la petite embarcation *Le Devoir*, dont on se sert à la colonie pour habituer les colons à la mer... Ils n'arrivèrent pas jusqu'à la digue. Mal gouvernée, leur embarcation s'échoua. On en vit d'autres plus heureux, qui réussirent à gagner la mer jusqu'à Ancenis, puis les lames se jouèrent de leur embarcation jusqu'à ce que des pêcheurs les prissent dans leurs filets comme des poissons.

On en voit parfois, la nuit, rôder sur la digue de Palais et dans le port de Sauzon. Ils cherchent une barque à moteur. Les garde-pêche, quand il les aperçoivent, commencent par avoir peur de leurs ombres. Les évadés larguent l'amarré. Ils se préparent à partir.

On se jette sur eux. Ils s'enfuient, cherchent une autre barque. Enfin, on en trouve un, on le ligote. L'autre n'est pas loin. La lune le révèle accroupi, désespéré, sur une échelle de la digue...

Et puis, il y a ceux qui réussissent à partir. Sans vêtements. Sans vivres. Ils ne regardent pas du côté du continent, mais plutôt du côté de la mer, du côté où, quand on peut rêver, on devine les Amériques. On n'en a signalé que deux en quatre ans. C'est parce que les débris de leur barque avaient été retrouvés sur les brisants de l'île de Hoedic.

— Vraiment, je n'ai rien à vous dire, m'affirmai, l'autre jour, de son calme bureau de Belle-Ile, M. Turban, directeur du pénitencier.

Je l'ai connu à Eysses, puis à Doullens, au pénitencier des filles. Il voulait, cette fois, qu'il n'y eût entre nous qu'un bout de fil — une voix déformée par un micro...

Je le revis un peu plus tard, sur la route qui conduit à Brûté, l'ancienne résidence de Trochu, son petit palais. Un colon menait sa calèche aux velours usés. Il se pelotonnait au fond de la voiture comme s'il craignait d'être découvert.

Qu'il vienne, comme je l'ai fait, au prochain convoi du *La Martinière* interroger les forçats. Sur huit cents transportés, près de quatre cents ont passé par les maisons de correction. Combien à Belle-Ile ?

Henri DANJOU.

Reportage photographique « Détective »  
Marcel CARRIÈRE.

